



ENTRETIENS AVEC FERDINAND GOËLZ

(Suite)

VIII

La Chanson Populaire

La discussion nous avait entraînés fort loin et le ciel commençait à revêtir cette teinte rouge brique, qui en Bretagne prend des allures de catastrophe, lorsque nous repassâmes devant l'école du pays. Tout était calme. L'instituteur, assis sur le pas de sa porte, la pipe à la bouche, savourait un repos bien gagné. Comme il nous saluait avec amabilité, nous jugeâmes bienséant d'échanger quelques mots avec lui et nous le félicitâmes d'avoir achevé son pénible travail. Il leva les bras pour attester le ciel de la dureté de sa tâche, sans manquer de déplorer la mauvaise volonté des élèves qu'on voulait le contraindre à faire chanter.

— Mauvaise volonté! s'écria Goëlz. Comment! ces enfants ne sont point heureux de l'occasion qui leur est fournie de faire un peu de bruit?

— Heureux! soupira le maître d'école... et il haussa les épaules sans daigner s'expliquer.

— Que leur faites-vous travailler, demanda Goëlz encore, des chansons populaires, je suppose?

— Non, fit le maître d'école, et il nous cita quelques auteurs modernes connus et inconnus.

— Tiens, dit Ferdinand, j'aurais cru que ce pays fourmillait de jolies mélodies locales, que les enfants avaient dans l'oreille depuis le berceau et qu'ils auraient chantées de bonne grâce et avec facilité.

— Des mélodies locales! s'écria l'instituteur; il y a bien quelques vieux qui les connaissent, sans doute, et je ne jurerais point qu'elles n'aient encore hors de l'école plus de succès que les chants à une ou deux voix de ces messieurs de Paris; mais il nous est interdit de les faire chanter à nos élèves, d'abord parce qu'elles sont en patois breton, ensuite parce qu'on y parle la plupart du temps, d'un Saint quelconque ou d'une légende superstitieuse du pays.

— Comment! fit Goëlz, mais je suis sûr que rien ne doit être plus charmant et plus propre à frapper l'esprit d'un enfant! Je voudrais bien connaître une de ces chansons. En savez-vous?

L'instituteur eut un geste offensé et, nous désignant l'église qui dressait à deux pas de là sa petite toiture grise, il ajouta:

— Voyez en face. Bien le bonsoir, Messieurs.

Nous allâmes «voir en face» où l'on nous sortit fort aimablement du fond d'un vieux tiroir de la sacristie, de petits prospectus imprimés portant, en texte moderne,

le cantique suivant que le lecteur prendra certainement plaisir à lire ici:



Joli spécimen de dialecte breton dont la traduction suivante était donnée de l'autre côté de la feuille:

Cantique à Saint Guirec.

Monsieur Saint-Guirec, notre Père, ici parmi les rochers
Venez guider, nous vous en prions, la petite barque du [pêcheur;
Daignez, sur la mer de ce monde, nous garder de tout mal,
Afin qu'un jour avec vous nous soyons heureux dans l'autre [monde.

— Voilà à coup sur, dit Ferdinand Goëlz après que nous eûmes fredonné ce cantique, voilà à coup sûr une mélodie savoureuse exhalant un délicieux parfum de terroir;... et ajouta-t-il après avoir réfléchi un instant, qui devrait ouvrir à tout pédagogue un horizon nouveau.

«Que voulons-nous en instruisant musicalement l'enfant? Développer son oreille et sa sensibilité. Pour arriver à ce but nous devons lui proposer comme objet d'étude des mélodies dont la musicalité jaillisse d'une source naturelle et pure, et qui, par le sens des paroles qu'elles accompagnent, soient en mesure de toucher son cœur et de le faire vibrer. Or, je vous le demande, trouverons-nous ces conditions réunies dans des productions modernes? Non! cent fois non! Elles pourront être l'œuvre fort remarquable d'éminents musiciens, mais elles seront le résultat d'une culture raffinée, plantes de serre aux couleurs étincelantes, chefs-d'œuvres artificiels, et même lorsqu'elles s'efforceront de se mettre au niveau des élèves en affectant la simplicité, cette simplicité sera encore une recherche... à moins qu'elle ne soit une platitude. D'autre part, elles exprimeront des idées générales, des idées passées au moule de la civilisation citadine: ce sera du vague patriotisme, des arbres théoriques, des champs, de l'herbe, du ciel, des oiseaux à l'état de schéma, avec des épithètes conventionnelles, une conception égalitaire et républicaine de la nature. De cette façon, le Breton de Tregastel, le Normand de Villers-Bocage, le Basque d'Oloron, l'Auvergnat de Pierrefort et le Dauphinois de St-Véran clameront à l'unisson: «La victoire en chantant nous ouvre la barrière» ou «les vertes prairies» ou «le chêne grandissant au fond des forêts», avec la plus parfaite indifférence et l'ennui le plus profond».

«Alors, moi, j'arriverai avec ma chanson populaire et je dirai: si vous voulez ne pas entendre le mot «patrie» dans son sens le plus étroit, le plus étouffant pour un grand peuple composé de types divers, si vous voulez le bien de ces gens qui, aux quatre coins de la France travaillent à votre vie et à votre gloire, ne leur imposez pas sys-

tématiquement la forme de votre esprit. L'idéal des Français qui chantent n'est pas de chanter comme des Parisiens. Conservez à chacun son individualité, sa marque, sa façon de vivre et de sentir particulière. Ce qui touche l'Auvergnat ne touchera pas le Normand. Ne parlez pas de St-Guirec à un Basque, ni de pommes à un Landais, ni de taureaux à un Champenois. Ne faites pas chanter une cantilène grise et traînante à un Provençal, ni une farandole à un Breton. Songez que tout paysan, montagnard, marin a dans l'âme des empreintes ineffaçables et précieuses que lui légèrent une lignée d'ancêtres, le sol qu'il laboura, la montagne qu'il gravit chaque jour, la mer qui l'engloutit. Songez, qu'à moins de prendre l'homme comme un type inerte, isolé, vide, vous n'avez point le droit de le considérer en dehors de tout ce qui compose sa vie passée, présente et future, et que par conséquent, dans le cas qui nous occupe, une seule mélodie sera susceptible de charmer son cœur en charmant son oreille, ce sera celle dont la substance musicale sera pour ainsi dire issue du sol même et dont les mots exprimeront des sentiments ressentis chaque jour, parleront des choses coutumières, des spectacles familiers, des superstitions même, de tout cet ensemble enfin qui constitue ce que nous appelons un *marin*, un *montagnard*, un *paysan*. Alors vous aurez chance d'éveiller en lui le goût musical, et d'obtenir chez chaque type différent une éclosion de musicalité différente. Et ce sera chose charmante et merveilleuse, au lieu d'assister partout à de mauvaises imitations de musique conservatoriale, que l'entendre en Bretagne de la musique Bretonne, en Béarn de la musique Basque et en Provence de la musique Provençale»

«Ainsi, conclut Ferdinand Goëlz, la chanson populaire, la vraie chanson de terroir, exhalant le parfum de la terre natale, devrait être dans l'enseignement musical la base fondamentale, le pain substantiel quotidien. Et je ne parle pas seulement pour le paysan, le vrai fils de la terre, mais pour le citadin, le bourgeois, le commerçant, l'industriel, le professeur etc.

Quelque soit l'enfant c'est toujours pour lui de l'immensité des plaines, des mers et des champs que lui viendra le premier souffle d'art, jamais de l'agglomération des villes.

— Mais cependant, ricana le grincheux, vous avez dit que l'Art était aristocratique...

— J'ai dit, riposta Goëlz, que le grand art était aristocratique. La ville, symbole pour vous de cette aristocratie, est le creuset où la substance s'affine, où l'or vierge se transforme en lingot. Mais cette substance, cet or, d'où vient-il? De la montagne, de la terre. Dans la ville il n'y a que de la boue, Monsieur, et quand vous la ferez cuire dans votre creuset, vous n'obtiendrez jamais un bijou précieux.

Lucien CHEVAILLIER.